

**La filiation historique entre les cultes antiques et les phénomènes religieux néopaiens est-elle plausible ?**

*(Adapté d'un rapport de stage effectué au centre interdisciplinaire d'études religieuses et laïques de l'Université Libre de Bruxelles)*

L'émergence du phénomène des « nouveaux mouvements religieux néopaiens », et particulièrement ceux ayant trait au druidisme et à la sorcellerie, soulève une problématique historique. Les adeptes de ces nouveaux mouvements revendiquent parfois une filiation directe entre leur système de croyances, leurs pratiques religieuses, leurs rituels, et des religions antiques telles que les religions romaines, grecques, égyptiennes ou certains cultes de la fertilité qui furent pratiqués en Mésopotamie, en Perse et en Phénicie. Or, de nombreux historiens, comme C. Ginzburg ou R. Hutton, lui-même païen, critiquent cette vision partielle et partielle de l'histoire, la jugeant idéalisée et adossée à une vision subjective et péjorative de la religion chrétienne et de la période inquisitoriale. Selon certains néopaiens, l'avènement du christianisme au IV<sup>ème</sup> siècle et l'effort d'évangélisation et de diffusion du Nouveau Testament n'auraient dans l'immédiat rencontré de véritable succès qu'auprès d'une élite sociale, et l'immense majorité des populations qui peuplaient l'Empire Romain, de Constantinople au mur d'Hadrien n'auraient appliqué à leurs croyances qu'un « vernis de Christianisme ». « L'ancienne religion » se serait perpétuée jusqu'au début du XX<sup>ème</sup> siècle au travers de bardes-magiciens païens, de cultes forestiers secrets ou encore, de manière non consciente, grâce au folklore et aux croyances populaires transmises par les anciens des villages. Cette idée d'une tradition païenne ininterrompue et peu altérée par le christianisme, quand bien même celui-ci déploya de larges efforts pour l'abattre notamment grâce à l'Inquisition, a été le fer de lance notamment des mouvements Wicca, créés par Gerald Garner, un ésotériste britannique et fondateur de ces branches parmi les plus importantes de la sorcellerie contemporaine. Celui-ci, dans son fameux *Book of Shadows* (année) revendique cette thèse, et utilise comme base scientifique, comme de nombreux sorciers depuis lors, les livres d'une chercheuse reconnue et renommée sur le sujet, Margaret Murray.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Husain S., Deschamps A. et Leloup J.-Y. (1998), *La Grande Déesse Mère*, Paris, Albin Michel. p. 156

## Courte biographie de Margaret Murray

Margaret Murray est née à Calcutta le 13 juin 1863, d'un père issu d'une vieille famille de marchands britanniques établis en dans les Indes et d'une mère anglaise venue dans le pays pour y améliorer la condition des femmes. Jeune fille, Margaret se prédestine à devenir infirmière, mais se retrouver recalée du fait de sa taille non réglementaire (1 mètre 47) en 1883.<sup>2</sup> Quatre ans plus tard, elle suit ses parents, retraités, dans le Hertfordshire et entre ensuite à l'université de Londres en 1894 pour y suivre des cours de linguistique. Elle milite les années suivantes pour l'amélioration des droits des femmes en Angleterre et devient une des premières suffragettes.<sup>3</sup> A cette même université, elle fait la connaissance de l'archéologue William Petrie et participe au sein de son équipe à des fouilles en Palestine et dans la ville sainte d'Abydos, en Égypte. Devenue une égyptologue assurée, elle tente les concours de l'enseignement supérieur et devient progressivement une personnalité importante de l'université de Londres : elle monta les échelons jusqu'à devenir en 1933 professeur d'université et membre du conseil d'administration de l'établissement. Dans le même temps, elle travaille pour le *Manchester Museum* et y conduit en 1908 la première opération de débandeletage de momie.

Bien que Margaret Murray ait consacré la majorité de sa carrière à l'égyptologie dont elle demeure une spécialiste reconnue, les parties de son œuvre qui nous intéressent ici sont les travaux qu'elle produit dans la seconde moitié de sa vie. En 1915, la première guerre mondiale compromet les recherches de son équipe en Égypte. Elle s'engage peu de temps après comme infirmière volontaire à Saint-Malo, mais tombe malade et regagne l'Angleterre.<sup>4</sup> Elle passe plusieurs mois de convalescence dans un établissement de soin à Glastonbury et s'intéresse au folklore local, notamment les fêtes villageoises situées aux solstices et aux équinoxes, et notamment celles dédiées au bouc « Puck »,<sup>5</sup> qui aurait été une figure divine païenne celte. Elle pense y découvrir des reliquats de sorcellerie et se découvre un nouvel objet d'étude. En 1921, après des recherches menées à travers toute l'Europe, M. Murray publie un de ses ouvrages majeurs sur le sujet, *La Sorcellerie en Europe Occidentale*. Elle

<sup>2</sup> Murray Margaret (2011, first pub. 1931) *The God of the witches*. Camion Noir. p. 8

<sup>3</sup> Hutton, Ronald. (1999). *The Triumph of the moon*. Oxford University Press. p. 194

<sup>4</sup> *Ibid.* p. 195 ; Sheppard, Kathleen L. (2013). *The Life of Margaret Alice Murray: A Woman's Work in Archaeology*. New York: Lexington Books. p. 98, p.162.

<sup>5</sup> *Op. Cit.* Murray, Margaret. p. 59 ; *Op. Cit.* Hutton, Ronald p. 197

devient une spécialiste reconnue et est même appelée à rédiger l'article « sorcellerie » pour *l'Encyclopedia Britannica*. Son entrée y demeure inchangée jusqu'en 1968. En 1935, elle prend sa retraite et donne de nombreuses conférences sur ses travaux portant sur la sorcellerie et parvient à la présidence de la *Folklore Society*. Elle s'éteint en 1963, encore très active dans les milieux académiques puisqu'elle publia cette même année deux ouvrages.

Parmi les nombreux livres que Margaret Murray a publiés sur la sorcellerie, j'ai choisi d'étudier *The God of The Witches* (1931). L'historien Carlo Ginzburg estime dans la préface des *Batailles Nocturnes* (1980), que nous étudieront plus tard dans ce travail, que ce livre, avec le premier ouvrage qu'elle publia sur le sujet en 1921, constituent les deux ouvrages dans lesquels Margaret Murray conserve un raisonnement un tant soit peu scientifique, et qu'elle ne fit ensuite que radicaliser les thèses développées dans ses travaux ultérieurs. J'aurais aimé me procurer un exemplaire de *The Witch Cult in Western Europe* (1921), mais aucune bibliothèque à ma connaissance ne le possède et je ne suis pas parvenu à trouver d'exemplaire en français à des prix raisonnables. Enfin, bien que je l'aie commandé en anglais, il n'a jamais passé la Manche. J'espère réussir à me le procurer pour des travaux futurs, car si on suit le raisonnement de Carlo Ginzburg, le propos de M. Murray y serait, soi-disant, plus objectif.

Ce petit travail se propose donc dresser quelques éléments fragilisant ou en tout cas nuancant la thèse de M. Murray, selon laquelle les cultes païens pré-chrétiens auraient pu subsister à travers des cultes secrets sorciers jusqu'au XVIIIème siècle et trouveraient encore une résonance dans des fêtes folkloriques contemporaines. Nous verrons que le contexte politique et historique de l'émergence du christianisme, le succès de celui-ci, et l'action de l'inquisition avait plus vocation à lutter contre les hérésies chrétiennes que contre les sorcières, sont des éléments compromettant cette vision filiale entre le paganisme antique et la sorcellerie. Enfin, la lecture du livre de C. Ginzburg, les *Batailles Nocturnes*, révèle que les résidus du paganisme qu'il a découverts ne prennent pas du tout la forme que leur attribuait Margaret Murray.

## La christianisation du monde païen

Il convient de s'interroger sur la possibilité que des congrégations d'une religion païenne si bien conservée aient pu subsister jusqu'au XVI<sup>ème</sup> siècle, et peut-être encore plus tardivement. Force est de constater qu'à la mort du présumé Jésus Christ, les Chrétiens ne forment alors pour les autorités romaines qu'une secte hébraïque. La religion romaine antique est alors dominante dans l'Empire, et dans ses provinces le polythéisme, même basé sur des panthéons propres à chaque peuple plus ou moins assimilés aux divinités romaines, est largement répandu. Comment dès lors expliquer que, quelques siècles plus tard, une grande partie de l'Europe du sud, de l'ouest et du proche orient soit devenue chrétienne ? J'ai choisi de m'appuyer dans cette partie sur des encyclopédies trouvées dans la bibliothèque du CIERL et sur un ouvrage de l'historien Paul Veyne, *Quand le monde est devenu chrétien* (2007), pour tenter de comprendre comment la religion chrétienne a pu parvenir à s'imposer, quelle fut son attitude vis-à-vis des Païens, et si l'hypothèse d'une persistance du paganisme jusqu'au XVI<sup>ème</sup> siècle est plausible.

Tout d'abord, définissons ce qu'est le « paganisme ». L'historien Stéphane François, reprenant un livre de l'historien helléniste Pierre Chuvin, *Les Derniers Païens* (1991), les définit comme « les gens de l'endroit »<sup>6</sup> et souligne que ce mot a été principalement utilisé par les auteurs chrétiens pour désigner les faits religieux qui se distinguaient du christianisme, à l'exception du judaïsme.<sup>7</sup>

La mention la plus ancienne qu'on ait trouvée du mot « païen » est une épitaphe sur une stèle sicilienne appartenant à une petite fille datant du début du IV<sup>ème</sup> siècle. Il y est évoqué qu'elle est « née païenne » mais qu'elle fut baptisée peu avant son trépas<sup>8</sup>. Au VI<sup>ème</sup> siècle, Marcus Victorinus, un auteur chrétien écrivant sur le voyage de Saint Paul de Tarse en Grèce, désigne les habitants de cette dernière comme « des Païens »<sup>9</sup>. Saint Augustin désigne par ce

<sup>6</sup> Les premiers auteurs chrétiens créant le mot païen à partir du mot « paganus » - le paysan, l'habitant du pays – reliaient appartenance à la religion païenne au fait de résider en milieu rural, les villes devenant plus vite chrétienne, et à la superstition locale, territorialisée, et à l'attachement à sa terre. (Ce qui explique le succès du paganisme à l'extrême droite).

<sup>7</sup> **François S. (2012)**, *Le néo-paganisme: une vision du monde en plein essor*, Valence d'Albigeois, Éd. de la Hutte.

<sup>8</sup> **Zeiller J. (1940)**, « Paganus. Sur l'origine de l'acception religieuse du mot » dans *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 84<sup>e</sup> année, N. 6, pp. 540-541

<sup>9</sup> **Victorinus Afrus** - In Epistola Pauli ad Galatas [0362-0372] Texte complet at Documenta Catholica Omnia ». consulté le 07/06/2014.

mot tous ceux qui adorent des Dieux de mensonge. Un correspondant de Saint Augustin, Paulus Orosius, trouve une racine commune avec le mot « paysan ».<sup>10</sup> Ce mot désigne donc avant tous ceux qui restent à convertir, véritablement ceux qui n'ont pas encore reçu le Christ comme leur sauveur et n'ont pas été baptisés. Paradoxalement, c'est donc un concept chrétien qui, des siècles plus tard, constituera la pierre angulaire de l'identité et du sentiment d'appartenance des groupes Néopaiens.

Du point de vue de la législation impériale, Valentinien l'utilise dans une loi de 370 interdisant les mariages entre les Romains et les Barbares sous peine de mort<sup>11</sup>. Mais c'est véritablement le code de Théodose qui introduit cette notion pour désigner les praticiens de la magie qui demeurent dans les ténèbres. C'est donc avant tout un mot chrétien que les Païens n'utilisèrent pas, ou alors seulement par protestation. Pour le Chrétien, le Païen est dans une situation d'ignorance et constitue avant tout un « miroir en négatif ».

Seulement, alors qu'avant le IV<sup>ème</sup> siècle 90% de la population de l'Empire est païen au sens chrétien du terme, trois siècles plus tard, d'après P. Veyne, les Païens ne sont plus très nombreux, et sont à la marge de la société<sup>12</sup>. Comment expliquer que la religion chrétienne se soit étendue aussi vite au détriment des croyances païennes ? Veyne dénote plusieurs avantages à adhérer au christianisme plutôt qu'aux « anciennes religions »<sup>13</sup>. Premièrement, la religion chrétienne se préoccupe de ses fidèles. La recherche du salut de l'âme et l'existence d'une vie paradisiaque après la mort est une pensée réconfortante pour des hommes et des femmes évoluant dans un monde où la plupart des grands débats philosophiques contemporains avaient trait au devenir de l'âme dans la mort et à la place de l'humain dans l'univers. De plus, le Dieu chrétien est présenté comme un Dieu de compassion, qui porte à ses adeptes un amour inconditionnel et qui ne souhaite pas moins que le salut éternel pour eux. La pratique de la prière en est la preuve : n'importe quel chrétien peut s'agenouiller, prier Dieu et être selon la Bible entendu. Les mythes antiques montrent à l'inverse combien les

<sup>10</sup> **Orosius P. et Arnaud-Lindet M.-P. (1990)**, *Histoires. (Contre les Païens)* 2 2, Paris, Les Belles Lettres.

<sup>11</sup> **Ferguson, E., McHugh, M.P. et Norris, F.W. (dir.) (1997)**, *Encyclopedia of early Christianity*, 2nd ed, New York, Garland Pub (Garland reference library of the humanities), 2 p.

<sup>12</sup> **Veyne, Paul. (2009)**, *Quand notre monde est devenu chrétien*. Paris, Albin Michel. p. 169-170 ; **Chuvin, Pierre. (2009)**, *Chronique des Derniers Païens*. Paris, Les Belles Lettres, Fayard.

<sup>13</sup> Evidemment, la recherche d'avantages spirituels ou sociaux n'est pas le seul motif de l'adhésion religieuse. La recherche d'explication du monde, de ce qui se trouve après la mort, les « biens de salut » Weberiens, ou encore d'un sentiment d'appartenance à une communauté en sont d'autres. Mais là où la relation avec Dieu est passionnelle, la relation avec les divinités païennes était plus contractuelle, sauf pour quelques héros. L'offrande est la manifestation rituelle courante de cette relation. SI des relations contractuelles existent dans le christianisme (pèlerinage, promesse à Lourdes ou à Notre Dame de Fatima), Dieu est supposé être concerné par le salut de ses fidèles.

Dieux romains et grecs étaient imprévisibles, parfois égoïstes et cruels, jouant avec l'être humain plus que cherchant à l'élever.

Or, le Dieu chrétien a fait les humains à son image, a même sacrifié son fils, et par extension s'est sacrifié lui-même, pour le salut des humains. Par ailleurs, il ne demande pas de sacrifice, et n'attend de qu'il n'obéisse qu'à sa loi : la Bible propose un style de vie et de conduite original et moral qui séduit à une époque où les ne s'interrogeaient plus sur la force de leur croyance et leur adhésion aux mythes antiques comme vérité universelle. Il propose une explication du monde, de ses origines, de la place de en ce monde, de sa destinée, qui est l'apanage de toutes les religions. Et mieux encore, il décrit une hygiène de vie et inscrit comme pièce maîtresse d'un « grand projet »,<sup>14</sup> au milieu d'un écrit, la Bible, qui laisse un choix drastique à quiconque la lit : L'Enfer, ou le Paradis. Et à une époque où l'on croit véritablement aux démons, et aux esprits, c'est une idée forte. Les Païens reconnaissaient eux même que les Chrétiens étaient de formidables exorcistes et adhérer à cette foi amenait à trouver une égide contre ces dangers.

Une égide qui porte le nom d'Église : car une autre grande force du christianisme est son encadrement par une institution redoutable et efficace dans son prosélytisme. Très hiérarchisée et organisée, L'Église exerça un contrôle social fort sur ses adeptes.<sup>15</sup> Là où la religion païenne n'impliquait que de rendre des hommages ponctuels et d'honorer les Dieux, la religion chrétienne englobe tout : toute la vie de l'individu et de sa famille est orientée vers Dieu et vers sa loi, et un clergé dévoué et déterminé à répandre sa parole s'assurait que ce soit bien le cas. De plus, contrairement à la prêtrise païenne qui s'échinait à mettre des barrières entre son Dieu tutélaire et l'adepte,<sup>16</sup> la religion chrétienne propose un rapprochement et même une communion avec Dieu. Cette dernière n'est a fortiori pas l'apanage d'une élite sociale : Dieu considère siens autant les pauvres et les nécessiteux que l'aristocratie, qu'il appelle à exercer la charité. On ne s'étonne donc pas que pour la plèbe de l'Empire, cette notion était plutôt convaincante. Pourtant, Veyne et Murray tombent d'accord là-dessus, le christianisme rencontrera d'abord un vif succès auprès des strates sociales les plus élevés, et

<sup>14</sup> A une époque d'incertitude politique, avec les fréquentes guerres civiles dans l'Empire, et morale, avec le déclin de la pratique du paganisme, la religion chrétienne propose un cadre de vie ascétique assurant la survie de l'âme.

<sup>15</sup> Bien que l'Église soit encore jeune à l'époque de Constantin, celui-ci et ses fils ont permis de l'accroître considérablement, et d'en faire une institution efficace et politiquement favorisée.

<sup>16</sup> *Op. Cit. Veyne, Paul (2007)* p. 34 - Les temples païens sont en effet construits de telle sorte à mettre une barrière physique entre la partie sacrée du temple, le sanctuaire, où se trouve la statue du dieu, et le reste de l'édifice, profane. Les prêtres avaient le monopole du rôle d'intermédiaire. La religion chrétienne supprime relativement cet intermédiaire, puisque tout le monde peut prier Dieu. Également, là où la doctrine chrétienne suppose Dieu comme un être aimant ses fidèles, les dieux païens sont des êtres ambivalents, et ne dispense leurs faveurs qu'à leurs élus où lors de relations rituelles clientélares.

la plupart des habitants de l'Empire n'aura que dédain ou mépris pour cette nouvelle religion. Comment dès lors expliquer sa très large diffusion, même au sein du peuple ?

Paul Veyne écrit que le christianisme doit son hégémonie à un homme politique romain, Constantin, sans qui la diffusion du dogme chrétien eût été bien plus compliquée. En 312, alors que les légions de l'Auguste Constantin font face aux forces supérieures en nombre du Païen Maximilien, les faubourgs de Rome vont être le théâtre d'une bataille cruciale pour l'expansion du christianisme. En songe, l'Auguste aurait reçu un ordre du Dieu Unique, celui d'apposer sur ses boucliers et ses étendards « le chrisme », symbole de la foi chrétienne. Si certains avancent que c'est par opportunisme, afin de séduire les élites chrétiennes, que Constantin s'est converti, d'autres le disent manipulé par l'Église. Paul Veyne pense lui que Constantin croyait réellement à l'authenticité de son songe : il émet l'hypothèse que Constantin était peut-être déjà chrétien depuis plusieurs mois, et que le fameux rêve n'aurait été qu'une projection de sa propre foi. De plus, l'historien souligne qu'il n'était pas rare pour les dirigeants Romains de penser que les Dieux leur transmettaient des messages oniriques. Les raisons de la conversion sont floues, mais Veyne s'éloigne volontairement de la thèse du calcul politique et tend plus à la percevoir comme un « impérial caprice », à la manière dont Hadrien créa un culte à son amant Antinoüs, à une époque où le christianisme fascinait.

Toujours est-il qu'en octobre 312, l'Auguste et ses soldats défont Maximilien, lequel trouve la mort dans les combats. La situation politique dans l'Empire romain semble retrouver un semblant de stabilité. Fort de quatre grands chefs au début du IVème siècle, la victoire à Andrinople de Licinus sur Maximin II Daia en 313 laisse un Empire bicéphale. C'est conjointement que les deux co-empereurs vont approuver en avril 313 l'édit de Milan, instaurant une période de paix entre les cultes païens et chrétiens. Bien que la tolérance religieuse existe dans l'Empire Romain d'Occident depuis 306, l'historiographie retient généralement cette date comme la fin des persécutions vis-à-vis des Chrétiens, qui ne reprendront pas même sous Julien, qui rétablira le paganisme comme religion de l'empereur. S'ouvre alors sur l'Empire une grande période d'expansion du christianisme, largement favorisé par le pouvoir impérial. Le païen Lucinus est à son tour passé au fil de l'épée en 324. Pas encore religion officielle de l'Empire, il n'empêche que le christianisme, religion personnelle de l'empereur, bénéficiera largement des faveurs de celui-ci et de ses successeurs. Par exemple, il fait du dimanche un jour férié obligatoire en 321, et finance la construction de lieux de cultes chrétiens partout dans l'Empire, développe L'Église d'Afrique et restitue les biens dérobés aux Chrétiens pendant les persécutions. Il ne persécuta pas le paganisme,

soucieux de l'unité d'un Empire qui demeurait largement païen. Veyne voit dans le développement de sa religion personnelle un véritable grand projet d'Empire chrétien, voué au Dieu Unique. « Je prends sur mes épaules la tâche de restaurer ta très sainte demeure » déclare-t-il dans un mandement à ses sujets en 325. Bien qu'il ne se baptisa qu'à l'approche de sa mort, et il éleva ses fils dans le respect de la religion chrétienne, lesquels continueront son œuvre de christianisation de l'Empire, au détriment du paganisme.

En 341, Constant 1<sup>er</sup> promulgue une loi prohibant les sacrifices païens et interdisant la magie, qui sera réaffirmée en 353 par son jeune frère l'empereur Constance II. En 342, Constant ferme plusieurs temples païens abandonnés, et quatre ans plus tard, Constance II en ferme un très grand nombre, certains encore occupés. En 356, tout sacrifice est puni de mort. Parallèlement, en 343, les cultes chrétiens reçoivent de nombreuses exemptions d'impôts municipaux. Julien, neveu de Constantin épargné durant le massacre de la famille impériale par les fils de ce dernier, sera appelé au trône en 361 par Constance II avec qui il était pourtant en guerre. Il semble que celui-ci ait voulu garder un descendant de sa famille aux commandes de l'Empire, quand bien même fut-il païen. Julien, appelé par la suite par les Chrétiens « l'apostat », œuvre pour remettre sur un pied d'égalité toutes les religions, et redonne au paganisme et au judaïsme les mêmes avantages qu'aux Chrétiens. Cependant, une vingtaine d'années plus tard, en 380, les empereurs Gratien et Théodose dans l'édit de Thessalonique, renonce au titre de *Pontifex Maximus*, et déclare que le catholicisme est la seule religion officielle de l'Empire romain. Théodose porte par la suite le coup de grâce au paganisme, l'interdisant en 392 et éliminant à la bataille de la rivière froide une grande force païenne menée par l'empereur Eugène et le général franc Arbogast, dont Veyne dit qu'il était un ennemi assumé du christianisme. En 394, Théodose interdit une célébration emblématique du paganisme, les jeux olympiques. Si certains des empereurs qui suivirent, tels Anthémius, réveillèrent certaines croyances païennes, la religion chrétienne était déjà bien diffusée dans l'Empire. Paul Veyne estime qu'au VI<sup>ème</sup> siècle, la quasi-totalité de l'Empire est convertie au christianisme, et seule la Sicile aurait décelé quelques poches païennes vers l'an 600. Cependant, il admet également que des rites païens ont pu survivre au sein d'une « religion populaire » et d'une « culture folklorique », apanages des « semis chrétiens ».



## **L'hypothèse de la persistance d'un culte païen dont les sorcières seraient les prêtresses est-elle crédible ?**

Le titre même de l'ouvrage de Margaret Murray est éloquent : selon elle, les sorcières et les sorciers auraient été les gardiennes et les adeptes d'un culte de la fertilité pré-chrétien. La religion chrétienne, par le biais de la Sainte Inquisition, n'aurait eu de cesse d'exterminer les traces de ce culte qu'ils confondirent avec une célébration au diable, figure corruptrice et avatar de tous les vices dont le clergé appelait à se prémunir. On observe, il est vrai, que la plupart des grands Dieux des cultes pré-chrétiens ont été, par la suite, assimilés par les inquisiteurs à des démons ou à des entités au service de Satan. Par exemple, le Dieu phénicien Bael devient pour les démonologues Jean Wier et Jean Bodin, Baal ou Belzébuth, ange déchu et bras droit de Satan. Lilith, probable déesse sumérienne, devient la première femme créée par Dieu voulant inciter Adam à désobéir à Dieu. Celui-ci la bannit et elle trouve refuge en enfer, où elle devient la maîtresse des succubes. La figure du diable devient, dans l'imaginaire collectif, un homme bouc, semblable à la représentation du Dieu Pan ou du Dieu Cernunnos. Astaroth, un autre grand démon, tient son étymologie de la déesse Astartée. Enfin, l'Égyptien Amon et l'Assyrienne Berith trouvent également un alter ego démoniaque. Mais ces parallèles ne furent tracés que très tardivement, et l'Inquisition ne fut pas, au prime abord, créée pour lutter contre le diable.

Elle vit le jour en avril 1233 sous le pontificat de Grégoire IX afin de lutter contre l'hérésie cathare en Languedoc. Sa mission première n'était donc pas, comme beaucoup de sorcières contemporaines le revendiquent, de détruire le culte du diable, mais bien de combattre les hérésies chrétiennes.<sup>17</sup> Ce n'est qu'en 1484 que le pape Innocent VIII, dans une bulle condamnant la sorcellerie, lui donne un nouveau cap. Afin d'aider les inquisiteurs dans leur nouvelle tâche, le pape commande à deux inquisiteurs, Henri Institoris et Joseph Sprenger, un dominicain, de rédiger un manuel de chasse à la sorcière. Deux ans plus tard, le fameux « Marteau des sorcières » ou *Malleus Maleficarum* voit le jour. Ils désignent la femme, coupable du péché originel, comme principale recrue du diable. Ils y décrivent les dons obscurs que le malin peut leur attribuer : métamorphoses, stérilisation des terres fertiles, invocation de tempêtes, vol à dos de balais. Ils y décrivent également la cérémonie diabolique par excellence, le sabbat, prétexte aux accouplements avec les démons, sous la présidence du

---

<sup>17</sup>Albaret L. (1998), *L'Inquisition: rempart de la foi*, Paris, Gallimard. p. 25

diable. Ce tableau, donc Goya fera une fameuse représentation, va durablement marquer l'imaginaire du clergé.

Pour autant, peut-on juger crédible que de telles cérémonies aient existé ? Pour Murray, les sabbats seraient des cérémonies païennes ayant survécu à l'arrivée du christianisme. Nous avons montré dans une première partie combien le christianisme avait fini par s'imposer comme religion dominante, tant parce qu'il bénéficia d'un appui politique de la part des empereurs que parce qu'il possède un certain nombre d'avantages par rapport aux anciens cultes. Paul Veyne lui-même reconnaît cependant que des « semis chrétiens » aient pu perpétuer une forme dégénérée de cultes et de superstitions pré chrétiennes, mais qu'un culte intact ait pu survivre demeure improbable. Il existe très peu de sociologues ou d'historiens ayant abordé ce sujet, mais le livre de Carlo Ginzburgh que nous avons pu trouver mettent en lumière deux faits importants : premièrement, l'hypothèse de Paul Veyne est exacte. Ensuite, les descriptions de Menger et d'Institoris ont influencé les juges qui furent amenés à juger les sorcières.

Dans *Les Batailles Nocturnes* (1980), l'historien, en étudiant les archives ecclésiastiques des diocèses frioulans en Italie, découvre les traces d'une cérémonie découlant d'un ancien culte de la fertilité pré chrétien. Quatre fois par an, Plusieurs fermiers frioulans nés coiffés, appelés Benandantis, se réunissent dans des champs armés de baguettes de bois et affrontent pour assurer la fertilité des récoltes une armée de « mauvais sorciers ». S'ils perdent, la saison sera marquée par la disette. En cas de victoire, les « bons sorciers » descendent dans les caves des habitants et y festoient et s'enivrent. Les Frioulans accordent à ses Benandantis des pouvoirs de guérison et une aura de mystère et de respect les entourent. Au XVIIème siècle, un prêtre entend en confession une femme qui se plaint que des Benandantis ont pillé sa cave. Le prêtre rapporte cette affaire à l'Inquisition qui prend en charge l'affaire et arrête plusieurs témoins et Benandantis. Bien que la première réaction de la noblesse locale et du clergé soit un dédain assumé pour ce qu'ils croient être des superstitions de paysans, plusieurs éléments attisent la curiosité des inquisiteurs. Tous rapportent se battre sous les ordres d'un chef de compagnie lequel a reçu de Dieu le commandement de sauver les récoltes pour la gloire de Jésus Christ. A l'inverse, les « mauvais sorciers » se battent pour le malin. Pour l'Inquisition, le concept de « bons sorciers » n'est pas tolérable, quand bien même se battraient-ils au nom Jésus. Petit à petit, après des interrogatoires suggestifs et de nombreuses nuits de cachot, les clerics parviennent à convaincre les Benandantis que leur capitaine n'est autre que le diable, qu'eux même ne sont que des sorciers, et que leurs cérémonies sont des sabbats. La description des

batailles nocturnes va peu à peu se conformer à la vision du « Marteau des Sorcières ». L'enquête aboutit à plusieurs condamnations, mais tous les prévenus échappèrent à la torture et à la question, et si l'un d'entre eux mourut en détention, aucun ne fut condamner à mort.

Même si l'historien voit dans les batailles saisonnières des Benandantis une survivance de rites païens pré-chrétiens, il admet qu'elles ne forment pas un culte indépendant et assumant vénérer autre chose que le Dieu unique. Si le « vernis de christianisme » auquel Margaret Murray attribue la dissimulation des cultes païens au Dieu Cornu aux yeux des autorités chrétiennes est bien présent, la figure du Dieu païen en tant que telle est absente. Cette forme de réminiscence païenne n'étaye en rien la thèse de Margaret Murray, dans sa forme originelle, c'est-à-dire dans la forme confessée au préalable par les Benandantis, et la forme qui peut être considérée comme plus fiable et intacte. En effet, là où nous ne pouvons commencer à trouver des similitudes entre les cultes décrits dans *The God of the Witches* qu'à la fin des *Batailles Nocturnes*, lorsque par la suggestion et la coercition les inquisiteurs ont profondément altéré la description du culte pour le faire conformer à leurs propres prénotions.

Cette situation nous pousse à nous interroger sur la validité de la thèse de Margaret Murray, dans la mesure où la majorité de ses sources proviennent de confessions de sorcières consignées par des clercs probablement influencés par les représentations véhiculées par *Le Marteau Des Sorcières*, ou par les inquisiteurs qui se l'ont approprié. En effet, la plupart des suspects en matière de sorcellerie furent soumis à la question, ou subirent les effets d'une mise au ban de leur communauté et d'une incarcération dans des conditions insalubres. Leur confession première et les versions qu'ils avouèrent plus tard sont généralement très différentes et il est impossible de démêler ce qui a été induit par les inquisiteurs et les juges de la réalité, si tant est que sorcellerie il y ait eu.

Jean Michel Salmann évoque aussi dans *Les Sorcières, fiancées de Satan* la difficile objectivité des juges en matière de sorcellerie. En 1679, dans un village des Ardennes, une vieille dame, Péronne Goguillon, reçoit la visite de quatre soldats venus lui soutirer de l'argent. Celle-ci n'a pas d'argent à leur donner et est obligée, après s'être déjà fait violenter, d'emprunter contre gage à un meunier voisin. Le soir, son mari rentre du champ et est informé par son épouse des méfaits des gardes. Celui-ci décide de ne pas en rester là et dépose une plainte au tribunal de la baronnie. Les soldats sont incarcérés, de même que Péronne, en attendant que l'enquête aboutisse. Le logeur d'un des soldats, ayant plus tôt suggéré à ceux-ci de rendre visite à Péronne, se présente au tribunal et accuse Péronne de sorcellerie. La

machine judiciaire se met alors en marche non plus contre les soldats qui se font oublier, mais contre la paysanne qui, à une date indéterminée, commence à dénoncer plusieurs de ses proches. Confrontés à Péronne, tous nient l'accusation. 3 semaines après la visite des soldats à son domicile, Péronne est amenée par les gardes du village sur la place publique et brûlée vive. Il est également intéressant de noter que c'est un des témoins à charge qui a vendu aux autorités une partie du nécessaire indispensable pour procéder à l'exécution. Il semble que parmi les personnes dénoncées par Péronne, plusieurs connaîtront un sort similaire.

Il est néanmoins frappant que plusieurs témoins à charge aient un bénéfice à ce que Péronne périsse sur le bûcher. L'un pour délivrer son locataire et se laver de toutes suspicions d'incitation au pillage, l'autre pour vendre une partie de matériel d'exécution. Il est également intéressant de noter que cette « sorcière » n'a commencé à en être une que lorsqu'elle a dérangé plusieurs membres du village, lesquels ont proféré l'accusation. Il est impossible aujourd'hui de savoir si oui ou non Péronne Goguillon était une sorcière, mais son procès est entachés de trop d'éléments suspects pour considérer cette thèse comme crédible.

Encore une fois, se saisir des sources inquisitoriales ou judiciaires sans prudence est délicat en matière de sorcellerie. Le livre de Margaret Murray s'appuyant majoritairement sur de telles sources, ainsi que sur des livres de folklore sans fondement historiquement vérifiable, sa thèse dans son ensemble est à considérer avec beaucoup de prudence.

## **Conclusion : Les mouvements néopaiens**

Pourtant, le livre de Margaret Murray est au centre d'une lutte mémorielle. Beaucoup de mouvements néopaiens, tels les covens de Wiccans, l'utilisent comme pierre angulaire d'une vision anti-chrétienne de leur propre histoire. En effet, le fondateur de la Wicca, Gerald Gardner, clame avoir été initié à la sorcellerie par une vieille sorcière dans la campagne britannique. C'est en ce nom qu'il s'est revendiqué comme gardien d'un culte antique, et que bon nombre de Wiccans se représentent de cette manière. Le peu d'études sur le sujet rend l'évaluation du phénomène très complexe, mais les observations empiriques et les entretiens que j'ai à ce jour pu mener au sein des milieux néopaiens dessine une vision de l'histoire dans laquelle les sorcières, gardiennes de cultes antiques, ont été persécutés et en ce sens mises au bûcher. Les chrétiens auraient sciemment exécutés des sorcières pour empêcher un « retour du paganisme » et de « l'ancienne religion ».

Mouvement déjà éclectique et syncrétique en soi, la Wicca est composée de deux grandes branches. La Wicca Gardnerienne, largement majoritaire, qui suit plus ou moins les préceptes édictés par Gardner dans son « Book of Shadows », est le mouvement le plus institué. Mais il existe également un deuxième grand courant, la Dianic Wicca<sup>18</sup>, fondé par Zsuzanna Budapest, une sorcière qui prétend descendre d'une lignée de sorcière vieille de presque 1000 ans. Ce courant résolument féministe a étayé la vision d'un christianisme patriarcale luttant contre les gardiennes d'un culte antique tourné vers le « féminin sacré ». La plus célèbre de ses adeptes est la sorcière féministe Starhawk née en 1951<sup>19</sup>, qui marie Wicca et militantisme politique, et promeut une vision de la Déesse « d'amour et de colère, refusant l'ordre social existant ». Margot Adler, journaliste et prêtresse Wicca, définit met ce mythe de la filiation antique comme « le mythe fondateur de la Wicca ».

Pourtant, comme nous l'avons montré, la vision de la sorcière héritière du culte de l'ancienne religion souffre de beaucoup de failles. Premièrement, son texte fondateur, le Dieu des Sorcières, se base sur des sources discutables sur le plan scientifique, tels que des livres de contes ou des confessions de sorcières grandement altérées par les mauvais traitements et les propres prénotions des inquisiteurs sur leurs pratiques rituelles. Ensuite, il est très difficile d'affirmer avec certitude que des congrégations paiennes aient pu survivre de manière

<sup>18</sup> *Op. Cit.* Husain S., Deschamps A. et Leloup J.-Y. (1998) p. 153

<sup>19</sup> *Ibid.* p. 155

inaltérées dans un monde où le christianisme s'affirmait tant par son attrait par rapport aux cultes antiques que par la volonté politique d'une succession d'empereurs romains puis de monarques européens de favoriser son expansion.

Cependant, il est plausible que des formes de cultes syncrétiques mêlant paganisme et références incomprises du christianisme aient existé. C'est probablement pour cela que de nombreuses sorcières ou guérisseurs de village invoquant autant d'anciennes divinités que des saints chrétiens furent inquiétés par l'Église et la société dans laquelle ils vivaient. Les cultes Benandantis ne sont que les plus célèbres de ces cultes « semi-chrétiens » mélangeant traditions populaires, rites agraires, superstitions et éléments chrétiens. Plus récemment, l'ethnologue Jeanne Favret-Sadaa<sup>20</sup> a pu observer dans le département de la Mayenne une subsistance de pratiques sorcières de désenvoutement, d'exorcisme et de malédiction qui formaient un véritable tabou entre les communautés villageoises qui leur accordaient une grande valeur, à la limite du sacré. Ces pratiques remontent bien avant l'émergence du *New Age*, ou même des sociétés ésotériques de la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, ce qui montre que des traditions païennes subsistent bien, mais elles ne forment pas, contrairement à ce que Margaret Murray voulait démontrer, un système religieux institué, et pas non plus une religion remontant à l'Antiquité.

Ainsi, le néopaganisme forme une religion encore peu étudiée. Les raisons pour lesquelles des hommes et des femmes adhèrent au druidisme ou à la Wicca demeurent encore obscures, car ces religions n'offrent pas de « bien de salut » au sens Weberien du terme. Leur relative jeunesse comparée aux monothéismes fait qu'une transmission familiale de ces croyances est également improbable. Enfin, la théorie proposée par Jacques Lagroye<sup>21</sup> selon laquelle on adhère à une religion également pour « faire partie d'une communauté » ne suffit pas : beaucoup de nouveaux païens pratiquent seuls leur religion, on dialogue avec leurs coreligionnaires par la voie des nouvelles technologies de l'information et de la communication, telles les réseaux sociaux. Les raisons d'entrée en religions sont donc encore à explorer, et ce sera, pour le moment, le sujet du mémoire que je rédigerai pour la fin de mon cursus de premier cycle à Sciences Po Grenoble. Le stage au CIERL m'aura permis, sans aucun doute, d'ouvrir la voie vers ce nouveau travail de recherche.

---

<sup>20</sup> **Favret-Saada J. et Contreras J. (1993)**, *Corps pour corps enquête sur la sorcellerie dans le Bocage*, Paris, Gallimard.

<sup>21</sup> **Lagroye J. (2009)**, *Appartenir à une institution*, Paris, Économica.

## **Bibliographie**

**Albaret L. (1998)**, *L'Inquisition: rempart de la foi*, Paris, Gallimard.

**Chuvin, Pierre. (2009)**, *Chronique des Derniers Païens*. Paris, Les Belles Lettres, Fayard.

**Favret-Saada J. et Contreras J. (1993)**, *Corps pour corps enquête sur la sorcellerie dans le Bocage*, Paris, Gallimard.

**Ferguson, E., McHugh, M.P. et Norris, F.W. (dir.) (1997)**, *Encyclopedia of early Christianity*, 2nd ed, New York, Garland Pub (Garland reference library of the humanities).

**François S. (2012)**, *Le néo-paganisme: une vision du monde en plein essor*, Valence d'Albigeois, Éd. de la Hutte.

**Ginzburg C. et Charuty G. (1984)**, *Les batailles nocturnes sorcellerie et rituels agraires aux XVIe et XVIIe siècles*, Paris, Flammarion.

**Husain S., Deschamps A. et Leloup J.-Y. (1998)**, *La Grande Déesse Mère*, Paris, Albin Michel.

**Hutton, Ronald. (1999)**. *The Triumph of the moon*. Oxford, University Press

**Lagroye J. (2009)**, *Appartenir à une institution*, Paris, Économica.

**Murray M.A. et Seguin A. (2011)**, *Le dieu des sorcières*, Rosières-en-Haye, Camion Noir.

**Orosius P. et Arnaud-Lindet M.-P. (1990)**, *Histoires. (Contre les Païens) 2 2*, Paris, Les Belles Lettres.

**Pietri C. (1995)**, *Histoire du christianisme des origines à nos jours 2, 2*, [Paris], Desclée-Fayard.

**Poupard P. (2007)**, *Dictionnaire des religions*, Paris, Presses universitaires de France.

**Sallmann J.-M. (1989)**, *Les sorcières, fiancées de Satan*, Paris, Gallimard.

**Sheppard, Kathleen L. (2013)**. *The Life of Margaret Alice Murray: A Woman's Work in Archaeology*. New York, Lexington Books.

**Veyne P. (2010)**, *Quand notre monde est devenu chrétien 312-394*, Paris, A. Michel.

**Victorinus Afrus** - In Epistola Pauli ad Galatas [0362-0372] Texte complet at Documenta Catholica Omnia ». consulté le 07/06/2014.

**Zeiller J. (1940)**. « Paganus. Sur l'origine de l'acception religieuse du mot » dans *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 84<sup>e</sup> année, N. 6.